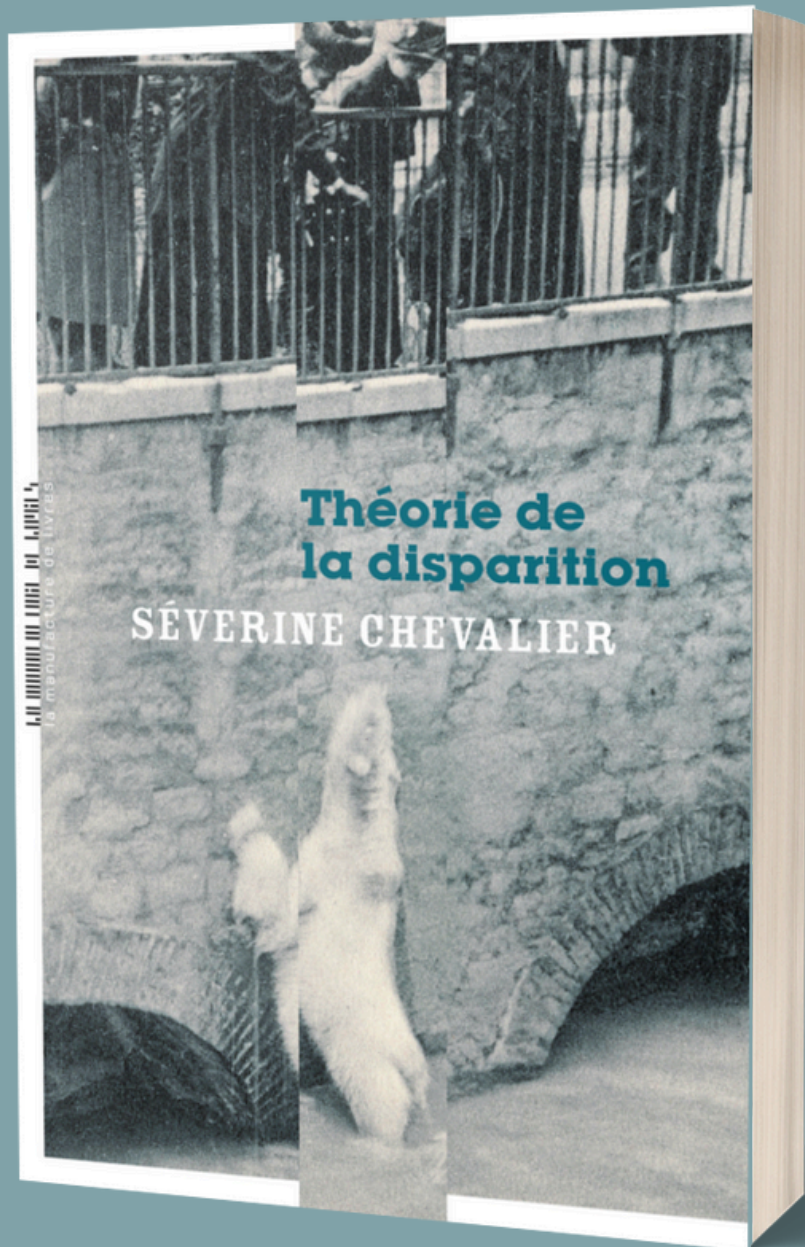


REVUE DE PRESSE

*Théorie de la disparition*, Séverine Chevalier



LA MANUFACTURE DE LIVRES  
la manufacture de livres



**Théorie de la disparition**

Roman

**Séverine Chevalier**

TTT

«Lui c'est l'écrivain, moi je suis l'intendante. Il en faut.» À 69 ans, Mylène existe comme un personnage secondaire au côté de son mari, Mallaury, auteur plus âgé de polars à succès. Discrète, «souris grisâtre, patiente et attentionnée», elle gère l'appartement et les paperasses administratives. À l'ombre de ceux qui «existent beaucoup», la narratrice se fait oublier et marche, les jours fériés, dans «des endroits plats». Ce paysage monotone est rompu par d'étonnants éclats : une photo d'ours dissimulée dans un portefeuille, une chemise en soie jaune et, un jour, les lèvres «grosses et pâles» d'une serveuse rencontrée dans les toilettes d'un restaurant. S'en échappe une impression émouvante, érotique, et, étonnement, l'inspiration. Une brèche s'ouvre dans le quotidien domestique, et tout l'objet de ce cinquième roman de Séverine Chevalier sera d'en tracer les contours. La disparition est d'abord une fuite : Mylène échappe aux yeux de son mari. Puis les souvenirs reviennent. Comment en est-elle arrivée là, à se satisfaire d'une présence émoussée? N'a-

t-elle pas été entourée, toute sa vie, de personnes absentes? Son amie Lydia, enlevée pendant l'enfance. Le père de Mylène, à jamais marqué par le meurtre de sa propre mère par le mari de celle-ci, lequel échouera à tuer son fils et à se suicider. La survie accidentelle de ces deux hommes, le silence qui s'est ensuivi, n'ont-ils pas déteint sur elle, la persuadant d'une menace? «Je crois avoir hérité, sans m'en rendre compte, de ce savoir des choses.» Désinvestissant une vie douce, mécanique, Mylène réapparaît à ses propres yeux, lutte pour son agentivité et, en conséquence directe, devient écrivaine.

Dédié aux «femmes de», le roman marque par un style rappelant des aspects de l'écriture automatique : peu de ponctuation, impression d'un flux de pensées, répétitions, accumulations, comme pour reproduire la rumination et les circuits inconscients. *Théorie de la disparition* est une réflexion sur la pratique de l'écriture. Ou comment la narration d'une vie empêchée permet l'enquête et le recouvrement de soi. > Caroline Pernes  
 | Éd. La Manufacture de livres, 176 p., 14,90€.

AURELIA FREY | K. MURAKAMI

■ Hélas    ■ Bof    ■ Bien    ■ Très bien    ■ Bravo



## «Théorie de la disparition», quand une femme décide de dire stop

Alexandra Schwartzbrod 5-6 minutes

Dans son dernier roman, Séverine Chevalier brosse dans des phrases scandées tels les vers d'un poème, la lente métamorphose d'une femme cherchant à reprendre le contrôle de son existence.

Retrouvez [sur cette page](#) toute l'actualité du polar et les livres qui ont tapé dans l'œil de Libé. Et abonnez-vous à la newsletter Libé Polar [en cliquant ici](#).

Il est rare que l'on sorte d'un roman noir charmée par l'écriture mais incapable d'en résumer l'intrigue. C'est ce qui nous est arrivé avec le nouveau roman de Séverine Chevalier, *Théorie de la disparition*, un texte court, très écrit, avec des innovations stylistiques et des phrases longues et scandées tels les vers d'un poème. Exemple avec le mot «*tombe*» écrit à cinq reprises dans la marge à la page 16 : **«Me frappe à l'écriture plusieurs fois l'homonymie avec l'endroit où l'on aboutit en général entreposé, quand on est mort. De la même manière que dans un cercueil je ne bouge pas, je me tiens pour ainsi dire statique, un cadavre, et simultanément j'avance vers le bas, consciente, aspirée à toute allure par le trou et le centre de la Terre ; je chute, je dégringole implacablement, quittant comme les morts le monde des vivants, mais sans être morte moi-même, et il n'y a pas de tout à coup, pouf, me voilà étendue avec Alice sur un tas de fagots et de feuilles sèches – et j'ai fini de tomber ; non, après une durée variable selon les nuits, je me réveille, plus ou moins hagarde.»** On l'a compris, l'héroïne n'est pas très en forme ou disons plutôt qu'elle se cherche.

Mylène vit depuis des années dans l'ombre de son célèbre écrivain de mari, Mallaury. Cela fait longtemps qu'il ne la regarde plus comme une femme mais comme une assistante, une intendante. Elle l'accompagne dans tous ses déplacements, prépare ses rencontres avec la presse et ses séances de signature, rien ne doit être laissé au hasard sinon il se mettra en colère. Et puis un jour elle décide que ça suffit. **«Honnêtement, je ne sais pas ce qui m'a pris. Un matin, j'ai téléphoné à Mallaury, il travaillait à la centrale, dans le bureau qu'il a demandé et qu'on lui a octroyé pendant sa résidence, je lui ai dit, ma mère s'est cassé le col du fémur, je dois partir l'aider, il a dit, je suppose que je n'ai pas le choix. J'ai dit non, elle est très vieille, il a dit moi aussi, j'ai dit n'exagérons rien, il a dit il y a des gens pour l'assister, au foyer logement, puis d'accord bien sûr. J'ai fait des courses dans la grande surface du coin, préparé petits plats et étiquettes pour qu'il s'y retrouve, j'ai repris la voiture, je l'ai laissée à la gare, je suis revenue à pied, par les falaises, j'ai longé le haut du territoire colonisé par la centrale, les barbelés, le vigile au chien, je suis rentrée dans la maison toute en baies vitrées, j'ai fourré des vêtements et quelques**

*produits de toilette dans ma valise, ainsi que mon ordinateur portable dont je me sers peu, essentiellement pour l'administratif et la carrière de Mallaury, je l'ai saisie d'une main, de l'autre le sac de nourriture constitué pour mon évacuation, puis je suis descendue au sous-sol. C'est là que j'ai disparu.»*

## Beauté et rythme des phrases

Séverine Chevalier raconte comment une femme choisit un jour de dire stop et d'organiser sa disparition. Une femme au passé lourd : son grand-père a tué sa grand-mère avant de tenter en vain de tuer son père. Cette histoire hante sa mémoire. Un jour elle s'est rendue à [la maison d'Izieu](#) où 44 enfants ont été raflés et déportés pendant la Seconde Guerre mondiale, elle raconte être tombée en arrêt devant le nom de la petite Lucienne Friedler, morte à 5 ans, sans laisser la moindre photo. **«L'artiste a simplement esquissé un contour supposé. A l'intérieur, tout est blanc. J'ai commencé à pleurer devant le non-visage de Lucienne, écrit l'autrice. [...] Je pense parfois à ce contour et à ce blanc. J'y pense aussi parce que ma grand-mère s'appelait Lucienne. Bien que non insérée dans la grande histoire, d'elle non plus il ne reste rien. C'est peut-être une pensée de sous-sol, mais je crois que mon père, malgré son incarnation apparente, était également, en un sens, un contour et un blanc. N'est-ce pas, par fidélité, ce que j'ai si longtemps été ?»**

Bon, finalement il y a beaucoup à dire sur ce roman qu'il faudrait relire plusieurs fois pour en saisir toutes les subtilités et le fil. A la première lecture, on se laisse surtout bercer par la beauté et le rythme des phrases qui nous projettent dans une lente glissade vers la noirceur.

*Théorie de la disparition* de Séverine Chevalier, la Manufacture de livres, 176 pp, 14,90 €.

[Voir la version en ligne](#)



## L'INCIPIT

**«Si je suis assise en catimini dans un sous-sol devant mon ordinateur portable, si j'ai ouvert un fichier intitulé, après avoir hésité, brouillon sans b majuscule, si j'ai regardé un interminable moment le rectangle blanc vertical, avec la barre clignotant comme une luciole, en haut à gauche, si j'ai passé plusieurs fois mon doigt sur la touche manquante, le E, (...) c'est peut-être pour tenter de répondre à cette question pour moi tout à fait confuse: quand et comment sait-on qu'il se passe quelque chose, s'il se passe quelque chose; et s'il se passe quelque chose, "que se passe-t-il ?"»**

*Théorie de la disparition*, Séverine Chevalier, la Manufacture de livres, 167pp, 14,90€, 351pp., 19,95€ (ebook: 9,99€). **A paraître le 9 janvier 2025**

---

# Le **Nouvel Obs**

Le Nouvel Obs - Anne Crignon

23/01/2025

## Le guide

### La femme et l'ours

**ROMAN** **Théorie de la disparition**, par Séverine Chevalier, La Manufacture des Livres, 176 p., 14,90 euros.

●●●●● Le sommeil étant une affaire sérieuse, surtout ne pas ouvrir « Théorie de la disparition » dans l'idée de s'endormir en quelques pages. Le début de ce livre est un enlèvement. Ce que raconte Séverine Chevalier captive d'emblée ; et puis elle écrit remarquablement (de plus en plus de romans sont totalement insipides : ce XXI<sup>e</sup> siècle accompagne un véritable phénomène de dissolution du style). Vous voici donc avec la narratrice dans le sous-sol d'une résidence d'écrivains. La femme qui est l'épouse d'un maître du polar et, pour le dire en un mot, son ombre, a prétendu que sa mère était



malade et qu'elle s'en allait la rejoindre. En réalité, elle a descendu quelques étages pour s'installer en rez-de-jardin sur un petit lit d'une place avec vue sur un cimetière bucolique aux tombes de pierres majestueuses. Son esprit vagabonde. Depuis combien de temps ne s'est-elle retrouvée ainsi dans un face-à-face avec elle-même ? Sa vie est un perpétuel maternage d'écrivain, cette gent-là exigeant sa dose quotidienne d'assistance et renforcement narcissique.

Festival, signature, dîner, signature, rencontre, festival, dîner, signature : ainsi vont ses jours depuis l'année du coup de foudre dans un Salon du Livre. Ni lui ni elle n'étaient des perdreaux de l'année alors vite ils se sont épousés, elle en admiration devant le grand écrivain lu et relu, lui conquis par le teint de cette passante d'une pâleur comme éclairée de l'intérieur. Et la favorite s'oublie désormais dans une vie de « femme de », laquelle d'ailleurs ne lui déplait pas. Un ours l'accompagne en sous-sol : l'ours blanc du jardin des Plantes (*photo, en 1910*), les pattes dans l'eau au cours de la grande inondation de Paris et sa banlieue en 1910. Au-dessus de la fosse, une petite foule l'observe. C'est poignant. Elle a trouvé cette photo aux puces bien avant son mariage (noir et blanc, le cliché est en couverture). Quelque chose de Modiano traverse ce livre : la nostalgie qui vous gagne, portée au rang des beaux-arts. **Anne Crignon**

# Le Parisien

Le Parisien - Sandrine Bajos  
26/01/2025



## Renâitre

Quelle tristesse, la vie de la discrète Mylène. « Une souris grisâtre, patiente

et attentionnée » dont le quotidien morne tourne autour de son mari, écrivain à succès qui ne doit manquer de rien. Jusqu'au jour où une rencontre la métamorphose. Pour la première fois, à presque 70 ans, elle s'autorise à penser qu'elle n'est pas juste « la femme de ». Elle va

jusqu'à disparaître, à écrire. Un magnifique et poignant portrait de femme, une écriture délicate, un vrai coup de cœur. « **Théorie de la disparition** », de Séverine Chevalier, Éd. La Manufacture, 176 p., 14,90 €.



**Roman.** Le livre de Florence Herrlemann, à paraître le 13 janvier, oppose la force d'une nature sauvage et hostile à la fragilité et la résilience d'un homme qui a tout perdu.

# Se reconstruire sur des ruines

Par Gaëlle Valery

**P**as de nom de ville, ni de pays. On s'imagine quelque part en Amérique du Nord dans l'Etat du Montana ou du Dakota du Nord voire au Canada, dans ces terres encore vierges de la présence de l'homme : d'immenses forêts d'acacias, des lacs, des paysages de montagne au climat rude, des animaux sauvages et dangereux. Un territoire rude parsemé de petites villes et de cabanes de bûcherons ou de trappeurs. Pas besoin d'en savoir plus, le lieu exact n'est pas le sujet. Florence Herrlemann ne parasite pas son récit avec des images connues. L'importance n'est pas là. Ce qui prime ce sont ses personnages principaux : la nature et ses éléments

**« Ici, des habitations il y en a peu, c'est trop loin de tout. Il n'y a que des trappeurs ou des gars qui ont décidé de rester là parce que leur père ou leur grand-père y vivaient déjà »**

tout d'abord et un homme qui vit - ou plutôt survit - avec elle : Abel. Ce quarantenaire, rustre, aux allures d'ours mal léché, installé dans une maison reculée dans les bois avec le strict nécessaire pour vivre, est bûcheron, un métier physique qui le libère de ses démons. Un ermite qui a laissé sa femme et la civilisation à la disparition de son fils de 14 ans dont il porte la responsabilité comme une lourde pénitence. Cette existence terne et répétitive sera ébranlée par la rencontre avec un jeune homme blessé en pleine forêt. La détresse et la fragilité de l'un apprivoiseront la brutalité et le mutisme de l'autre.

Le récit de Florence Herrlemann trouve son originalité non pas dans cette histoire de résilience et de renaissance mais dans l'écriture des sentiments. Ceux-ci seront sans cesse

mis en parallèle avec la nature rude et imprévisible. La tempête qui fait plier les arbres sévira dans le cœur d'un père détruit. « *Ce qui se produit à l'intérieur de moi est semblable à ce qui se passe à l'extérieur quand le vent tourne et qu'un orage se prépare.* »

Au fil des pages, la beauté des paysages adoucirait les comportements. Le tout habilement complété par une touche de poésie avec les haïkus, ces petits vers japonais qui célèbrent les sensations, les émotions de chaque chose, écrits par le jeune homme retrouvé par Abel.

Culpabilité, honte, courage, résilience et espoir de renaissance. Le parcours de ce père pour s'autoriser le droit de revivre et d'être heureux est un panel d'émotions intenses soumises au lecteur et une belle rencontre dans cette rentrée littéraire d'hiver.



Quand viendront chanter les loups de Florence Herrlemann, Charleston, 256 pages, 19 euros

## Dichotomie ou schizophrénie ?

**Théâtre.** Le vieux juif blonde est réédité chez Grasset. Créée en 2006 par Jacques Weber et jouée par Mélanie Thierry, la pièce est étudiée depuis 2008 à Harvard.

Un vieillard juif rescapé d'Auschwitz coincé dans le corps d'une jeune fille blonde de bonne famille, catholique et bourgeoise ? Absurde, sans doute. Et c'est très bien comme ça.

Le *vieux juif blonde* a presque vingt ans, comme sa narratrice, Sophie, dont le monologue parcourt les 80 pages de ce texte étudié depuis 2008 à Harvard.

Un texte court, mais pas si évident à cerner, tant il est dense. Troublant aussi parfois dans ce qu'il évoque de la folie, du dédoublement de la personnalité : on ne sait parfois plus très bien qui parle, et ce n'est peut-être pas si important que cela dans le fond. Sophie comme Joseph Rosenblath parlent d'histoire, de mémoire, de connaissance de soi. Leurs voix se mêlent pour dire la difficulté de communiquer avec les siens, d'affirmer qui on est face au monde.

Le lecteur entrera dans le texte d'Amanda Sthers ou pas du tout. Mais s'il y entre, peu de chances pour qu'il lâche *Le vieux juif blonde* avant de l'avoir fini.

Sandrine Ordan



Le vieux juif blonde d'Amanda Sthers, Grasset, 80 pages, 13,50 €

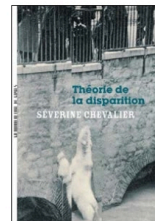
## Séverine Chevalier tout en finesse et en puissance

**Roman.** Qui se souviendra de nous ? Qui se souviendra des sans-grades de ce monde ? Théorie de la disparition tisse l'histoire humble et sensible d'une femme d'écrivain.

« *Quelqu'un qui disparaît ne vaut rien de plus qu'un caillou jeté dans l'eau.* » Pour son huitième roman, Séverine Chevalier, autrice d'une rare discrétion, prend la question du temps à bras-le-corps, celle de la trace que l'on laisse. Mylène est l'épouse d'un écrivain connu, elle est celle que l'on ne remarque pas et pourtant toujours présente, veillant au bien-être de son cher et tendre. Jusqu'au jour où elle décide de s'éclipser.

Encore une fois, Séverine Chevalier époustouffe par son style conjugué à une sensibilité hors normes. Racée, élégante, sa prose se débarrasse des conventions, s'offre une liberté pour mieux frapper le cœur du lecteur, sans gras mais pas sans humanité. L'autrice de *Clouer l'ouest*, de *Jeannette* et le *crocodile*, embrasse ici le difficile sujet de notre temps sur cette terre mais avec un regard sans inquiétude ni fatalisme, une forme de douceur et de bienveillance. En quittant le monde torturé de l'enfance de ses précédents romans pour celui de la femme adulte, Chevalier démontre une nouvelle dimension et prouve qu'elle est bien l'un des secrets les mieux gardés de la littérature française.

Christophe Laurent



Théorie de la disparition de Séverine Chevalier, ed. La Manufacture de livres, 167 pages, 14,90 €

## Faux-semblants

**Young adult.** Une Terre envahie par les glaces où la télé-réalité devient la seule distraction des populations, c'est le point de départ d'une nouvelle dystopie coréenne prometteuse.



Snowglobe de Soyoung Park (traduit par Lucie Calmanovic-Plescoff), Nathan, 368 pages, 18,95 euros

Un dérèglement climatique poussé à l'extrême et la Terre est retombée dans une période glaciaire où le -45 °C devient la norme. Les hommes regroupés en colonies survivent dans leurs maisons glacées ou travaillent dans les centrales électriques. L'homme, tel un hamster dans une roue, est transformé en matière première pour que le monde résiste au froid, seule la force physique peut alimenter en énergie la planète. « *La majorité de l'électricité que nous produisons, nous les travailleurs du monde extérieur, est envoyée à Snowglobe, où elle alimente la vie des acteurs qui habitent l'intérieur de la super structure en dôme. En échange, ils partagent avec nous leur existence sous forme d'émissions de télé-réalité.* »

Une vie de labeur avec pour seule distraction les chaînes de télé-réalité qui filment la vie dans cette bulle au climat tempéré où l'élite et les privilégiés vivent dans le luxe et l'opulence sous l'œil des caméras.

Chobahn en rêve. La jeune femme qui ne connaît que le froid et le travail va voir sa vie changer quand on va lui proposer de jouer les doubles à Snowglobe car elle ressemble comme deux gouttes d'eau à l'actrice star du moment. Pourtant, dans ce monde de faux-semblants, derrière les caméras, l'envers du décor peut être cruel. Meurtres et complots dans cette dystopie originale qui puise autant dans l'univers de *Snowpiercer* que dans le classique *The Truman Show*.

Gaëlle Valery

## À la découverte de la peinture de Jusepe de Ribera

**Art.** « Ribera, ténèbres et lumière » est le titre d'une exposition à Paris. Jean-Paul Marcheschi signe un opuscule consacré à « Lo Spagnoletto ».



Jusepe de Ribera. Un petit dépôt de saleté sous les ongles par Jean-Paul Marcheschi, Art3-Éditions Plesiss, 39 pages, 16 €

« Ribera, ténèbres et lumière » s'expose à Paris au Petit Palais jusqu'au 3 février. L'œuvre de ce peintre du XVII<sup>e</sup> siècle, né en Espagne, rejoignant Rome puis Naples pourrait être qualifiée de « *caravagesque* ». Jean-Paul Marcheschi, peintre du feu et sculpteur, signe *Jusepe de Ribera un petit dépôt de saleté sous les ongles*, dédié à l'écrivain Pascal Quignard. Une fascinante déambulation littéraire : « *Chez Ribera, peu de chair, beaucoup de sang, le corps avide, sec, sans graisse, vient en avant. La main puissante comme l'écorce d'un chêne, présente quelques saletés sous les ongles... C'est en tant que peintre et non en historien de l'art, guidé par la seule émotion que je me propose d'aborder son œuvre... La laideur, le monstre, mais également la grâce, la volupté y tiennent une grande place.* »

Pour Gaston Bachelard, ce que Ribera explore « *est une imagination de la matière* ». Théophile Gautier, Henri James, Victor Hugo, Anne Wiazemesky, et tant d'autres, traversent cette odyssée. La Corse n'est jamais loin de Jean-Paul Marcheschi : le Festival de Lama pour *Stromboli terre de Dieu* de Roberto Rossellini, sa professeure de philosophie du lycée de Bastia Geneviève Droz, les bergers corses du Cap. Avec sa noble et flamboyante écriture, Jean-Paul Marcheschi est le plus bel ambassadeur de la peinture de Ribera.

Dominique Landron



Edition : Du 08 au 14 février 2025 P.63  
 Famille du média : Médias spécialisés  
 grand public  
 Périodicité : Hebdomadaire  
 Audience : 2080000  
 Sujet du média : Mode-Beauté-Bien être



Journaliste : -

Nombre de mots : 109



### Une renaissance

La Stéphanoise Mylène, 69 ans, est la femme de l'écrivain, ou plutôt son intendante. Son métier à elle est moins passionnant : elle s'occupe d'immeubles qui

menacent de tomber en ruine, ce qui a une incidence sur sa façon de voir le monde. Mylène s'efface donc derrière son mari, Mallaury, un homme pédant et guère sympathique. Une rencontre furtive, intense, va pourtant bouleverser la vie de cette femme, que l'on aime d'abord pour sa lucidité, puis pour sa façon de manier l'humour et de tenir à distance la petitesse de certains.

**« Théorie de la disparition », de Séverine Chevalier, éd. La Manufacture des livres, 172 p., 14,90 €.**

## Les enfants d'Izieu et autres disparus font l'objet de romans \*\*\*

Thomas Vinau leur consacre un livre, « Je veux regarder longtemps leurs visages », Séverine Chevalier ne les oublie pas : « Théorie de la disparition ». Article réservé aux abonnés



Thomas Vinau. - Emile Alenda.



Séverine Chevalier. - Maryan Harrington.

L'anniversaire, cette semaine, de la libération du camp d'Auschwitz, vient de nous rappeler, on ne le fait jamais assez, quelques-unes des heures les plus sombres du siècle dernier. La Shoah est un concentré d'histoires de l'inhumanité. Parmi celles-ci, la rafle et la déportation de 44 enfants juifs réfugiés à Izieu, dont la plupart ont été tués à Auschwitz...

C'est d'eux que parle Thomas Vinau dans un livre dont la première phrase est aussi le titre : *Je veux regarder longtemps leurs visages*. Il regarde la photographie que l'ouvrage donne à voir aussi, il étudie les détails. « Bras bronzés, crasse de chaleur, cheveux en bataille, coiffés, ou relevés en arrière. Deux ou trois ont le crâne rasé, les plus jeunes têtes à poux peut-être. Certains sont torse nu, d'autres en maillots ou débardeurs, la petite au centre, coincée entre une fillette habillée d'un pull et une autre en robe à carreaux avec un col, est en culotte. »

Leur beauté « saccagée » le frappe et, bien sûr, il la voit à travers leur fin tragique : « Je sais bien que ce qui les unit, ce qui a fait qu'ils sont là, ensemble, devant mes yeux, est bien plus immense, bien plus puissant que tout ce qui les distingue. »

Son texte est d'une absolue dignité et restitue précisément à ces enfants ce qui leur a été enlevé, c'est-à-dire précisément leur humanité.

Son éditeur accompagnait l'envoi du livre d'un bref commentaire dans lequel il disait que ce serait probablement le dernier titre de sa modeste mais remarquable maison d'édition. Dommage.

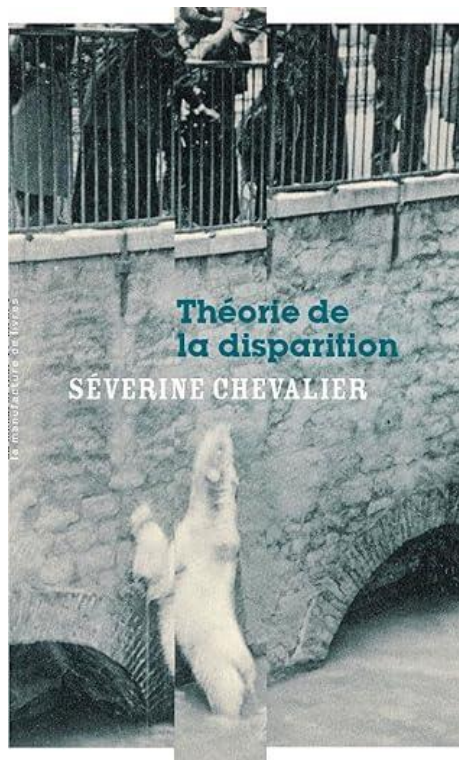
## Une théorie sur la présence et l'absence, sur le souvenir et l'oubli

Mais ne quittons pas ce groupe d'enfants puisque Mylène, la narratrice de *Théorie de la disparition*, parle aussi d'eux sous la plume de Séverine Chevalier. Avec Mallaury, son célèbre écrivain de mari, elle a visité la maison où ils avaient pu croire échapper au pire. Les visages des 44 enfants y sont exposés sous la forme de portraits qu'a dessinés un artiste allemand, Winfried Veit, d'après les photographies. Il ne manque qu'un visage, celui de Lucienne Friedler, 5 ans, dont l'image a complètement disparu. Disparition au carré, en quelque sorte, qui déchire Mylène. « J'ai commencé à pleurer, devant le non-visage de Lucienne. »

Les enfants d'Izieu ne sont pas le sujet du roman mais ils illustrent, en son milieu, le thème proposé par le titre. En résidence d'écriture près d'une centrale nucléaire, Mallaury travaille et son épouse, qui n'écrit pas, cherche sa place une présence qui accompagne sans encombrer. Jusqu'au jour où, lassée d'un rôle qu'elle en a assez de jouer, elle décide de disparaître. Prétextant une visite à sa mère, elle se réfugie en secret dans un sous-sol et fait sécession. « En me soustrayant à la vue et au reste de Mallaury, même avec un alibi, pour éviter qu'il s'inquiète, qu'il me cherche, je m'évaporais. Je m'échappais pour la première fois de son orbite, je fuyais pour de vrai. »

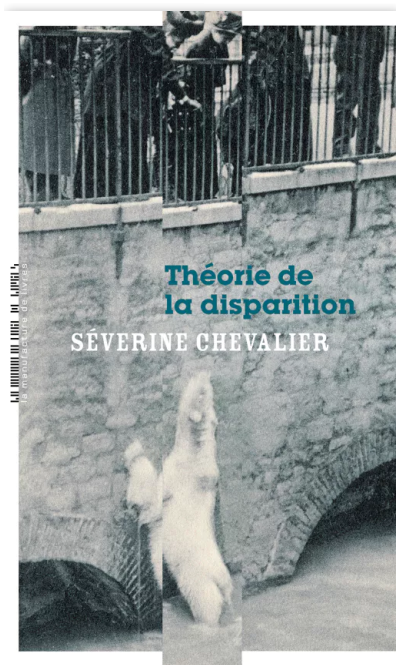
Disparue... Comme disparaîtra, sans laisser de traces, son mari. D'où une théorie qui se construit petit à petit sur la présence et l'absence, sur le souvenir et l'oubli. Ce que Mylène sait de l'histoire de sa famille est assez inquiétant, mais aussi assez riche pour faire naître une envie d'écrire : ce récit qui court de faille en faille, avec une écriture qui rebondit par-dessus le vide et installe une séduisante interrogation permanente.

« C'est comme si la disparition lançait un doute sur l'existence elle-même : y a-t-il eu vraiment quelqu'un, avant ? N'a-t-on pas entièrement rêvé, tout imaginé ? » Poser la question n'est pas y répondre.



« Théorie de la disparition », Séverine Chevalier, La Manufacture de livres, 176 p., 14,90 €, ebook 9,99 €

# Théorie de la disparition



CHEVALIER Séverine

**&&&&**

Mariée sur le tard, Mylène est entièrement dévouée à la carrière d'écrivain de son mari qu'elle suit docilement dans les salons du polar à travers la France. À Toulouse elle fait une brève rencontre troublante avec un extra lors d'un dîner. Elle accompagne ensuite Mallaury dans sa résidence d'écriture près d'une centrale nucléaire normande. Pendant les recherches du mari pour son prochain livre, sa femme s'installe au sous-sol et commence à noter réflexions et souvenirs. Elle est hantée par la notion de disparition et repense à l'homme croisé quelques jours plus tôt.

---

La Manufacture de Livres, 2025

176 pages

ISBN : 978-2-3855-3158-4

Prix : 14,90 €

---

Public : Adultes

Genre : Romans Hors champ

---

**Écriture  
Revanche**

Mise en ligne le 20/12/2024

En dépit du titre, il ne s'agit pas d'une thèse philosophique ! Séverine Chevalier intègre une infinité de variations sur le thème de la disparition (fugue, destruction, anonymat, mort, évaporation, mensonge, oubli, etc.) dans l'histoire faussement banale d'une femme vieillissante qui n'a jamais eu d'existence propre et que l'écriture révèle peu à peu à elle-même. Cette narratrice désarmante de sincérité nous fait ressentir avec un humour tranquille la douleur sourde d'une absence à soi et la grisaille d'une vie d'intermédiaire. Il n'y a toutefois pas de tromperie : un personnage disparaît effectivement ! Sous la forme d'un thriller existentiel qui ne se prend pas vraiment au sérieux, c'est l'histoire d'une éclosion tardive... l'inverse d'une disparition ! (T.R. et E.M.)

À paraître le 9 janvier 2025